

**Québec français**



**Jacques Ferron**  
**Le point de vue de Québec, une mythologie?**

André Gaulin

---

Number 123, Fall 2001

Le mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55905ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gaulin, A. (2001). Jacques Ferron : le point de vue de Québec, une mythologie? *Québec français*, (123), 71–73.

Jacques Ferron

## Le point de vue de Québec, une mythologie ?

André Gaulin\*

Celles et ceux qui sont portés à croire, par idéologie, par parti pris, par cession aux préjugés courants ou tout simplement par ignorance, que le nationalisme québécois est fermé sur lui-même (on dit « exclusif » chez les fédéristes<sup>1</sup>), qu'il se fonde exclusivement sur l'ethnie canadienne-française, auraient intérêt à relire *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron. Ce roman, ou plutôt cette chronique selon le mot choisi par l'auteur, cette fable tellement l'action de ce récit est « fabuleuse », ce grand conte qui tient à la fois du réel profond, celui de la toute petite histoire méprisée à la grande, et du merveilleux, celui qui va de la terre au ciel, paraît en octobre 1969, à la fin de la Révolution tranquille, avant que l'année 1970 ne vienne tenter de dynamiter, mais vainement, par la connivence d'Ottawa, toute l'Énergie québécoise.

note que si Ferron eût été un écrivain sud-américain, il aurait été traduit en plusieurs langues ! Et l'on pourrait sans doute ajouter que si Ferron avait appartenu à une culture souveraine, il aurait été le candidat québécois le plus sérieux pour un Nobel. Mais qu'a donc de si particulier *Le ciel de Québec* ?

C'est qu'aux yeux du professeur LeBlanc et de plusieurs critiques, cette chronique constitue une sorte de construction de la mythologie québécoise. L'auteur lui-même, Ferron, le fait dire à l'un de ses personnages anglophones, Dugald Scot, un archi-diacre de l'Église anglicane, qui avoue : « Je crois, dit-il à son ami Chubby Power, qu'ils forment un peuple jeune qui se cherche une mythologie ». En fait, pour cette « œuvre colossale » (LeBlanc), Ferron utilise, nous dit le DOLQ, plus de

Viateur Lapierre,  
Saint-Hilarion, 1988.  
Collection Jean  
Mercier.

### Le soleil se levait et Dieu lui parlait. C'était vraiment un beau matin.

J'ai demandé maintes fois à des gens considérés comme cultivés par rapport à leur propre imaginaire s'ils avaient lu *Le ciel de Québec*, et j'étais alors surpris de constater que leur réponse était le plus souvent négative. Ces personnes avaient lu *L'amélanchier*, *Les roses sauvages*, *Rosaire*, *la Charrette*, *Papa Boss*, *La nuit*, *Le Saint-Élias*, *Le salut de l'Irlande*, *La chaise du maréchal-ferrant*, mais point *Le ciel de Québec*, cette œuvre orchestrale qui, à elle seule, avec les *Contes*, exprime le souffle littéraire de Ferron, sa profonde vision du Québec, un jugement sur notre histoire qui l'entraîne au-delà de ses propres convictions. Pour sa part, comme le rapporte l'universitaire Alonzo LeBlanc dans son excellent article du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV, l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu avoue avoir lu *Le Ciel de Québec* une quinzaine de fois et y avoir toujours trouvé quelque chose<sup>2</sup>. Dans le même article, d'ailleurs, VLB

200 personnages. D'une certaine manière, ils sont tous conviés à participer à la fabuleuse histoire d'un petit collectif menacé de disparition quand l'hiver risque de l'abolir : « Les cartes consultées s'estompaient sous la neige. Seuls les maisons, les grands arbres et les villages restaient en place, repères sauvant le cadastre. Le menu du décor, les détails qui singularisent un coin de terre avaient été emportés. Je suivais une route devenue si incertaine, qu'on avait dû la baliser<sup>3</sup> ».

Autant le professeur LeBlanc que les critiques divers ont du mal à traduire dans toutes ses dimensions plurielles cette grande fresque du *Ciel de Québec*. Le ciel évoque ici le climat et une géographie qui aspirent au pays, et la grammaire elle-même lui consacre une exception en parlant des « ciels » de Québec. Il ne s'agit donc pas des « cieus » de Québec mais du « ciel » de Québec, le titre du roman-chronique affirmant ainsi sa polyvalence.

*Le ciel de Québec*,  
Chapitre un.



Ce ciel est religieux, certes, et la présence de nombreux ecclésiastiques des Églises catholique et anglicane le prouve. Mais ce ciel est également politique : c'est celui de Québec, de son pouvoir plus collé au terrain, celui des « prométhéens<sup>1</sup> », ceux qui dans la tradition renouvelée représentent, avec Maurice Duplessis, la résistance à Ottawa et à tous ses suppôts « olympiens » dont le plus représentatif est certes, en 1937, « le Très honorable Ernest<sup>2</sup> ». À cet égard, sans qu'il y paraisse trop, le début du roman représente une sorte de course à l'exploration du pays québécois et à sa nomination dont l'appartenance à une tradition amérindienne – le ruisseau des chiens qui va se jeter dans l'Etchemin avec, aux confins des deux bras d'eau, le village des Chiquettes – n'est pas innocente puisqu'elle participe de cette ouverture à l'autre que nous évoquions d'entrée de jeu.

Est même ainsi traduite cette proximité du terrain propre aux prométhéens qui permet à Ferron, sous forme d'humour, constant dans cette œuvre et lui donnant sa couleur orale, de se moquer des « olympiens » qui n'ont d'intérêt au pays québécois que leurs intérêts propres... et malpropres ! C'est ainsi que nous assistons à deux voyages initiatiques dont l'un est suavement drôle et l'autre, plus près du burlesque. D'un côté, le cardinal de Québec se rend au village des Chiquettes dans le but de fonder un nouveau village, en compagnie de ses deux ecclésiastiques éminents, monseigneur Camille, un doux littéraire, et monseigneur Cyrille, un rigoriste sans humour, les deux faces de la lune de l'Église québécoise. L'auto est conduite par Aurèle de la Terre Aurélie, un ancien secrétaire du cardinal quand il était missionnaire oblat en terre esquimaude, ce qui démontre indirectement le rôle de découvreurs des ecclésiastiques du pays. Mais comme pour illustrer la difficile mission de la fondation d'un village mal famé où viennent s'épivarder les paroissiens bien pensants du grand village dont on le détache, Saint-Magloire en l'occurrence, l'auto cardinalice prend une embardée dans le ruisseau des chiens, ce qui donne lieu à une longue séquence savoureuse où le sévère monseigneur Cyrille tombe en catatonie, belle image de la chape de plomb qui avait longtemps pesé sur

veut en plus devenir sénateur – parce qu'il a chambardé la carte du Québec. Surtout qu'ayant fait annoncer par la radio un accident expliquant son absence à Lauzon, le ministre Lapointe raccroche le téléphone au nez de Duplessis qui, le prétentieux, lui offre l'aide de « sa » police, non sans lui avoir dit d'avoir la même autorité que lui sur ses députés : « Un bon député, [...] c'est celui qu'on possède tellement qu'il est impossible, honnêtement parlant, d'en dire autre chose que du mal<sup>3</sup> ».

Sous les dehors de l'opposition du politique québécois et du politique canadien, du monde politique et de l'univers religieux, Ferron illustre sa vision du monde où l'emportent ceux qui restent constamment collés au pays et au paysage. À cet égard, quoique qu'il soit plutôt laïciste, il démontre la force de l'Église québécoise par sa proximité avec les gens. Pour faire la part des choses, il n'oublie pas la force d'obscurantisme – un mot qu'il n'utilise pas – d'un certain clergé. Ainsi, son portrait de monseigneur Cyrille ressemble assez aux nombreux curés qui faisaient peur au monde, surtout aux plus faibles ou scrupuleux. Mais en même temps, Ferron manifeste la connivence qu'il y avait pourtant entre ces curés et ces paroissiens. Ainsi les gens de Sainte-Catherine sont-ils fidèles à suivre la retraite de deux semaines que prêche monseigneur Cyrille pour le plus grand malheur du curé Rondeau, amateur de chasse et de bonne cuisine, tout simplement parce qu'ils aiment la rhétorique. L'église est leur seul théâtre et ils ont bien hâte par exemple au fameux sermon sur l'enfer, histoire d'avoir des frissons. D'ailleurs, l'auteur du *Ciel de Québec* rejoint le conteur traditionnel quand il fait coïncider l'arrivée impromptue de 40 chevaux qui piaffent dans l'entrée de l'église paroissiale avec le temps fort et fou des imprécations du prédicateur Camille devenu quasiment hystérique.

De même, en détachant le village des Chiquettes, qui deviendra Sainte-Eulalie, de Saint-Magloire, Ferron reste fidèle à sa théorie des lieux telle qu'illustrée par certains de ses exégètes, à savoir le lieu dit « bon » et celui que l'on conspuie en venant l'y profaner pour mieux le mépriser ensuite. Mais dans sa tentative de reconstituer l'histoire en lui donnant une mythologie, voilà que le vicaire in-

## Le ciel évoque ici le climat et une géographie qui aspirent au pays...

les gens du pays québécois : « Quand il était mort, dit le cardinal, au moins nous le gardions sous la main !<sup>6</sup> ».

D'autre part, les politiciens, eux, reviennent du même village « perdu » des Chiquettes où le « député du comté », « le député Chicoine », « créature » du ministre Lapointe, a osé amené son supérieur « palabrer dans un petit village, supposément situé sur la rivière Etchemin, mais qui n'apparaissait pas sur la carte du district de Québec, telle qu'affichée au Club de réforme et dont il connaissait les moindres localités, au milieu d'incroyables électeurs supposément nommés Chiquettes<sup>7</sup> ». Eux aussi, ces gens du monde politique, sont désorientés, et s'arrêtant pour soulager leur vessie, voilà que le Très-honorable Ernest, « fâché qu'un député pissât plus longtemps qu'un ministre », se fait dire par l'honorable Chubby que c'est le ruisseau des Chiens qui continue de couler et dont on entend le murmure dans la nuit ! Il n'en faut pas plus au ministre qui, ayant pris du retard chez les Chiquettes, a manqué son assemblée partisane de Lauzon, pour « sacrer » une volée au p'tit député – qui

cardinal de Saint-Magloire, Louis-de-Gonzague Bessette, ayant brûlé le village maudit des Chiquettes, en deviendra le premier curé après être passé par Saint-Michel-Archange, d'où il sortira plus sensé grâce aux bons offices de monseigneur Cyrille et du « protestant » Frank Anacharsis Scott, junior, qui le guérira de sa peur des « chiens ». Ce faisant, Ferron inverse toute une piété populaire un peu morbide ou trop miraculeuse, donc un peu paresseuse, Bessette nous rappelant d'ailleurs le frère André, et il « convertit » en quelque sorte les religions elles-mêmes, autant la catholique que la protestante, en les faisant toute deux protagonistes militants du « ciel de Québec ».

Il importe de ne pas oublier que cette chronique se passe en l'année 1937, ce qui donne au récit de 1969, resitué en son contexte, une dimension moderne et futuriste. Ainsi en est-il de cette amitié profonde et amicale entre monseigneur Camille, poète des « Stances agricoles » et l'évêque anglican de Québec, Frank Anacharsis Scott, à une époque où l'on ne pratiquait pas du tout l'œcuménisme, loin de là. Ferron avouera au spé-



cialiste Pierre L'Hérault, qu'il avait admiré, comme étudiant en médecine, l'humanité et la simplicité du recteur de l'Université Laval, homme de nos lettres et son « conservateur », monseigneur Camille Roy et c'est sans doute pourquoi il le retient comme une des images intelligentes et aimables du clergé catholique. Mais ce qu'il faut surtout retenir ici en fonction de notre propos, c'est que les personnages ecclésiastiques évoqués prennent une dimension quasi fabuleuse. Ainsi, le cardinal (Ville-neuve) de Québec, présenté plus négativement dans l'œuvre de Roger Lemelin, retenu aussi comme celui qui condamna le roman de 1934 de Jean-Charles Harvey, représente ici une image plus pérenne de l'Église québécoise et de son rôle historique. Un passage, très beau, en témoigne par excellence et qui marque le rôle subsidiaire du clergé catholique : « Quand on passe quatre ou cinq mois, chaque année, immobilisé par la neige, on développe une âme grégaire si exaltée, si absolue, qu'elle est naturellement religieuse et donne sa cohésion à la nation québécoise, par ailleurs individualiste et portée à la dispersion, faute d'État<sup>9</sup> ».

De même, on ne saurait gommer le rapprochement évident et également fraternel entre les communautés anglicane et catholique, française et anglaise. L'évêque anglican, Frank Anacharsis, père, admire le petit peuple de Québec dont il ne saisit pas la nuance, et que lui expliquera longuement Chubby Power, quand les passants disent de lui en le voyant qu'il est une « tabernacle de grande hostie » alors que pour d'autres, il est une « grande hostie en tabernacle » ! L'évêque anglican avoue même qu'il est maintenant trop vieux à ses yeux pour changer de camp. Aussi comprend-il son fils, Frank Anacharsis, junior, qui « s'enquébécoise » et franchit le mur symbolique fort important séparant les deux mondes entre l'évêché anglican et les bruits français de la ville, rue des Jardins. Et pour se conformer au rituel anglican, le père chassera le fils de sa maison avec une émotion contenue. C'est ainsi que Junior fera aussi son rituel de passage dans un bordel de la rue Saint-Paul, après être allé comme missionnaire qui y perdra la foi dans l'Ouest canadien d'où il ramènera les chevaux du docteur Cotnoir. Cotnoir est le père d'Eurydice (Anne Hébert) qui aime tellement le distrait Orphée (Saint-Denis Garneau) : après la mort de celle-ci sous la ruade du cheval-capitaine, Orphée tentera inutilement de franchir l'Achéron (en y accédant par une cave de la basse-ville !) et d'arracher Eurydice à la mort.

Il resterait tellement à dire sur cette œuvre inépuisable de Jacques Ferron, une « fresque sociale (affirme Alonzo LeBlanc), qui est peut-être l'œuvre la plus importante de la décennie 1960-1969 ». Ce n'est pas peu dire pour une période littéraire aussi riche et abondante ! Nous n'avons qu'à peine effleuré le sujet sans même toucher tout le volet des personnages culturels nombreux. Au moins, avons-nous tenté de toucher la grande démarche d'ouverture d'une telle entreprise mythologique. C'est précisément la dernière image qu'en donne Ferron, quand Frank Anacharsis Scott, junior, a mission de superviser la construction de la nouvelle église de Sainte-Eulalie, dans le village des Chiquettes, réconciliant ainsi Anglophones, Francophones et Amérindiens, trois diasporas québécoises tendues vers la quête identitaire et en recherche d'un État. La démarche de Scott et du roman-chronique est essentiellement humaniste, à l'inverse de deux siècles de prédication d'une religion vorace et peu

incarnée. « Désormais », on ne veut plus monter au ciel, on veut en tomber pour fonder dans l'argile *Le ciel de Québec*. Scott, fils, s'y voit d'ailleurs « descendant de l'échelle absurde, glorieuse et branlante, d'une société qui s'édifiait tout en hauteur, dans le but de toucher terre et



de fonder sur la réalité [son] appartenance à un nouveau pays<sup>10</sup> ». Le récit final lui fait dire : « J'allais à pied, les yeux rapetissés par le froid et la lumière, et j'avais l'impression que le pays choisi m'attendait telle une oasis quelque part dans le désert ». Alors, comme au début de la fondation de cette Nouvelle-France, François Anacharsis Scott devient « truchement providentiel » pour l'habitant isolé, Noé Cantin, où il s'encabane pour la nuit, donnant ainsi cohésion à cet homme et à sa famille en le rattachant « à la nébuleuse de son peuple<sup>11</sup> ». Peuple inclusif, peuple accueilli, l'ouverture est réversible, un peuple est né, sa mythologie est plurielle, telle est sa grande richesse.

Avez-vous lu *Le ciel de Québec* ou allez-vous relire cette œuvre si admirable et touchante qui fait rire, pleurer et rêver d'un pays qui n'est toujours pas là ?

Clarence Gagnon,  
*Spring Thaw*,  
nondatée.  
Vancouver Art  
Gallery

\* Professeur émérite, Université Laval.

#### Notes

- 1 Est défini comme fédéraste, le fédéraliste qui l'est sans condition, sans considérations des enjeux, aveuglement, de toute façon.
- 2 *Le Devoir*, 3 mars 1979.
- 3 Chapitre XXXV intitulé « Conclusion ».
- 4 À partir des expressions utilisées par Ferron lui-même, LeBlanc campe les protagonistes du « ciel de Québec » dits « prométhéens » ou nationalistes dont font partie les ecclésiastiques catholiques et les antagonistes ou « olympiens », ceux qui ont le point de vue lointain et surtout hautain dont le moins naturel est encore Ernest Lapointe, équivalent d'époque de Chrétien, Dion, ou Pettigrew.
- 5 Il s'agit du député de Québec-Est à Ottawa de 1919 à 1941, Ernest Lapointe, ministre important, chef canadien-français du Parti libéral fédéral qui s'était d'abord opposé solennellement à la conscription, puis l'avait recommandée.
- 6 Chapitre IV.
- 7 Chapitre VI.
- 8 Même chapitre.
- 9 Chapitre intitulé « Conclusion ».
- 10 Dernier chapitre.
- 11 *Idem*.